autre regard

Replacer l'humain au centre de l'actualité

NUMÉRO 1
FÉVRIER 2017

DOSSIER SPÉCIAL RÉFUGIÉS

12 pages inédites : experts en migrations, chiffres, reportage, portrait, etc.

LES JEUNES DU 21E SIÈCLE

- Interview d'un psychiatre
- Voyages, véganisme, spiritualité... qui sont ces jeunes qui sortent du lot ?

CES SUISSES QUI VIVENT AUTREMENT

Yourte, caravane, colocation géante... toutes les alternatives sont bonnes !

SOMMAIRE

DOSSIER SPÉCIAL RÉFUGIÉS

4 Introduction

6 La Suisse, terre d'accueil ?

9 Engagement humanitaire des Suisses

9 À l'étranger

11 En Suisse

14 Parti d'Alep, arrivé à Lausanne

LES JEUNES DU 21e SIÈCLE

16 « Les jeunes sont angoissés à l'idée de ne pas être performants »

17 Vivre pour voyager

20 Être végan, bien plus qu'un régime alimentaire

21 Une passion pour Dieu

CES SUISSES QUI VIVENT AUTREMENT

22 La yourte, un lieu de vie fascinant

25 Une colocation géante

26 Vivre dans une caravane

IMPRESSUM

Rédactrice en chef - Graphiste Sophie Cusin
Adresse de la rédaction Avenue de Châtelaine 93, 1219 Châtelaine, Suisse
Email sophiecusin@outlook.com
Téléphone +41 78 899 36 27

SE RÉINTÉRESSER À L'INDIVIDU, À SON HISTOIRE

ÉDITO

« MONTRER QU'IL EST POSSIBLE DE PRÉSENTER L'ACTUALITÉ SOUS UN JOUR DIFFÉRENT. PLUS POSITIF. »

Replacer l'humain au centre de l'actualité. Offrir une voix aux personnes souvent oubliées ou ignorées. Prendre le temps de s'arrêter dans le flot de l'information quotidienne. Voilà pourquoi autre regard est né. Ce média a pour vocation de traiter des sujets actuels tout en véhiculant des valeurs humanistes et philanthropes. De montrer qu'il est possible de présenter l'actualité sous un jour différent. Plus positif.

Dans le contexte des différentes crises actuelles, l'être humain a tendance à être oublié. Il n'existe plus qu'à travers les chiffres et les statistiques. La volonté d'autre regard est de prendre le contre-pied de ce phénomène. De se réintéresser à l'individu, et à son histoire. De manière simple et authentique. De mettre en lumière des personnes lambda dont le parcours vaut la peine d'être raconté. Ou encore des personnes qui ont le désir d'apporter de l'espoir et du changement au monde. Et la conviction que c'est possible.

Le but de ce média, c'est également de prendre le temps de plonger à l'intérieur d'un sujet. De s'immerger dans un univers. Car dans la course effrénée de la vie moderne et du flux continu d'information, nous perdons le temps d'observer, de nous intéresser, de nous émouvoir. Dans ce contexte, autre regard se veut comme une bulle d'oxygène fraîche et apaisante.

Ce que nous voulons apporter au lecteur dans ce premier numéro, c'est la possibilité d'en apprendre plus. De ressentir une réelle proximité avec les gens que nous avons rencontrés. Nous souhaitons aussi faire honneur aux personnes qui figurent dans ce journal, à leurs motivations, à leurs passions, à leur vécu. Finalement, notre désir le plus cher et le plus personnel, c'est d'apporter de la lumière dans un fil d'actualité souvent bien sombre. Pas pour nier la réalité, mais pour montrer que le meilleur est possible.

Sophie Cusin

© www.upload.wikimedia.org

DOSSIER SPÉCIAL RÉFUGIÉS

L'Europe fait face à une grande crise migratoire depuis plus de cinq ans. En provenance du Moyen-Orient, de l'Afrique, ou de l'Asie du Sud, des milliers de réfugiés fuient la guerre ou les persécutions et tentent de rejoindre l'Europe. Dans le tourbillon d'informations liées à ce sujet, nous tâcherons de voir comment la Suisse se positionne face à cette crise humanitaire. Nous nous intéresserons également aux réfugiés et à leur parcours, de manière à redonner un visage humain à cette problématique.

- **EXPERTS EN MIGRATION :** tradition humanitaire de la Suisse mise en perspective face aux vagues de migrations actuelles (p.6).
- **CHIFFRES ET GRAPHIQUES :** nombre de demandes d'asile depuis vingts ans, pays les plus représentés,etc. (p.7).
- **ENGAGEMENT SUISSE À L'ÉTRANGER :** le travail de Humansnation auprès des réfugiés en Grèce (p.9).
- **REPORTAGE :** immersion dans l'Etablissement vaudois d'accueil pour migrants (Evam) au sein d'une équipe de bénévoles (p.11).
- **PORTRAIT :** parcours d'un jeune syrien depuis Alep jusqu'à Lausanne (p.14).

RÉFUGIÉS

© www.criminocorpus.hypotheses.org

La Suisse, terre d'accueil ?

Face à la crise migratoire actuelle, la Suisse a-t-elle une politique en accord avec sa tradition humanitaire ? D'après Etienne Piguet et Robin Stünzi, experts en migration, la Suisse ne déroge pas à sa mission, sans pour autant faire preuve de zèle. Une politique migratoire entre l'ouverture et la fermeture.

« La Suisse n'a pas une politique migratoire proactive face à la crise humanitaire actuelle », affirme Etienne Piguet, vice-président de la Commission fédérale des migrations. Selon ce dernier, le programme d'accueil mis en place par la Confédération n'est pas spécialement généreux. « S'il n'y a pas d'activisme politique en faveur de cette crise, la Suisse ne faillit pas non plus à sa mission », nuance-t-il.

Une politique ambivalente

D'après l'expert, « La politique migratoire de la Suisse est un mélange d'ouverture et de fermeture ». Une ouverture qui s'exprime notamment grâce à la possibilité pour les demandeurs d'asile de faire recours à la Cour européenne des droits de l'homme. De plus, la Suisse reste l'un des pays d'Europe à accueillir le plus de réfugiés comparativement à sa population, comme le rappelle Robin Stünzi, doctorant au Centre des migrations de l'Université de Neuchâtel.

On observe cependant un durcissement du droit d'asile ces dernières années. Durcissement qui se manifeste par exemple avec l'interdiction en 2012 de déposer une demande dans les ambassades suisses. Ou encore avec le traitement des demandes d'asile des Erythréens. Si elles étaient obligatoirement acceptées il y a quelques années, elles le sont un peu moins aujourd'hui.

« La Suisse participe également à la tendance européenne qui vise à rendre son pays le moins attractif possible pour les requérants, ajoute Robin Stünzi. C'est peut-être le seul point où elle n'est pas véritablement en accord avec sa tradition », concède-t-il.

Terre d'accueil, mythe ou réalité ?

Selon les deux experts, la Suisse ne démérite pas à sa tradition d'accueil. Toutefois Etienne Piguet tempère. « S'il ne faillit pas à sa tradition, on peut se demander si notre pays est aussi exemplaire qu'il aspire à l'être. En effet, tout au long de l'histoire, la Suisse a toujours été réticente face à l'accueil des migrants, continue-t-il. Il y a eu des épisodes d'accueil plus généreux mais ils ont été de courte durée. De manière générale, il y a toujours eu un décalage entre la vocation d'accueil helvète et la réalité concrète ». ◆

POURQUOI LA SUISSE FAIT-ELLE FIGURE DE TERRE D'ASILE ?

Depuis longtemps, la Suisse sert de terre d'accueil pour les personnes persécutées du fait de leur opinion politique ou de leur religion. Elle fut notamment choisie en raison de sa neutralité politique par des réfugiés tels que Lénine, Thomas Mann et Richard Wagner. Un choix qui, d'après le Secrétariat d'Etat aux Migrations, s'explique aussi par la pluralité politique, confessionnelle et culturelle qui caractérise notre pays.

Comme l'écrit Lorena Parini, experte en étude du genre à l'UNIGE dans sa thèse « La Suisse terre d'asile : un mythe ébranlé par l'histoire », l'image de la terre d'asile a en effet été consolidée par l'accueil de ces réfugiés politiques. Toutefois elle concède que « l'attitude libérale de la Suisse est remise en question à chaque fois que le pays se trouve devant l'éventualité d'un afflux massif de réfugiés ».

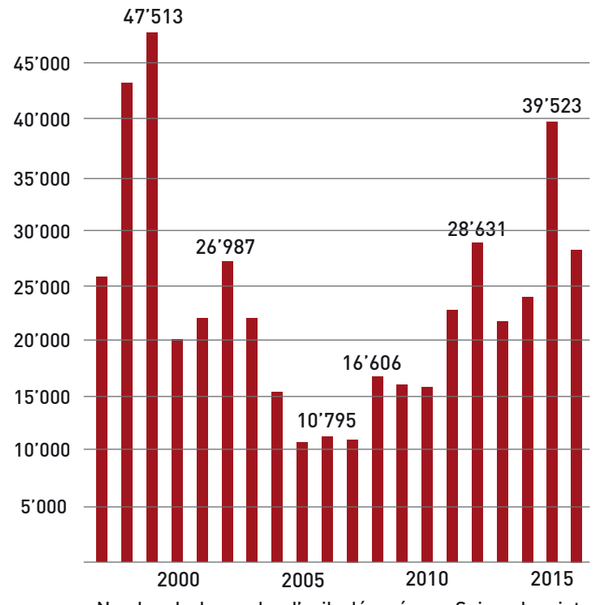
Plusieurs experts en migration s'accordent également pour dire que la Suisse doit sa réputation humanitaire en grande partie à l'action de la Croix-Rouge internationale. Figure emblématique de paix et de secours, l'image de l'organisation a probablement pu déteindre sur celle de la Suisse.

Quelques chiffres...

En 2016, **27'207** nouvelles demandes d'asile ont été déopsées. Sur ce total, **48 %** des demandeurs d'asile ont obtenus une protection (octroi du droit d'asile ou admission provisoire), et **21 %** des demandeurs ont obtenus le droit d'asile.

En 2015, sur un total de plus de **39'000** demandes d'asile, le taux de protection était de **41 %** et celui de reconnaissance de **22 %**.

Depuis 2010, le taux de reconnaissance de l'asile est assez stable (autour des 20%). Mais celui du taux de protection peut plus facilement varier d'une année à l'autre avec par exemple un taux de **58 %** en 2014 ou de **19 %** en 2012.

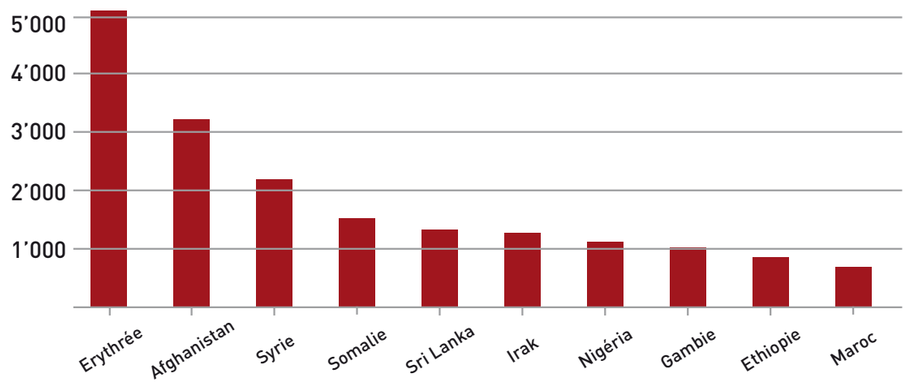


Nombre de demandes d'asile déposées en Suisse des vints dernières années

© Sécrétariat d'État aux Migrtions

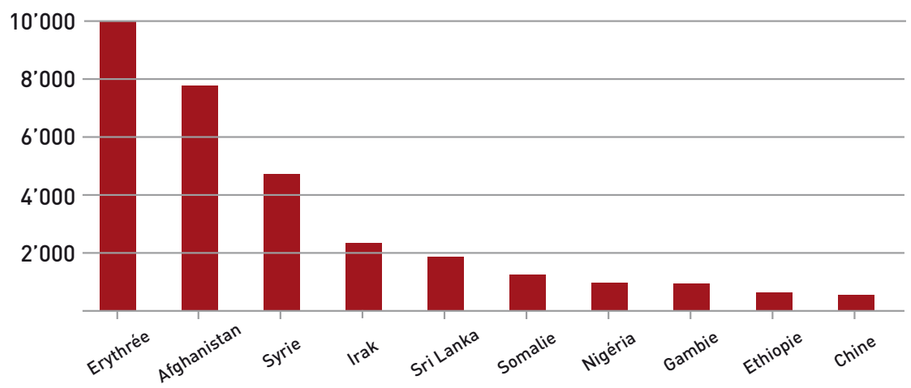
Selon le Secrétariat d'État aux Migrations, près de **1,3 million** de demandes d'asile ont été enregistrées en Europe en **2016**. Un nombre similaire à celui de l'année précédente. Ce chiffre reflète les nombreux foyers de crise et les conflits qui continuent de sévir au Proche-Orient et sur le continent africain. En Suisse, le nombre de demandes d'asile a baissé de **31,2 %** entre 2015 et 2016. Cette baisse de près d'un tiers par rapport à l'an dernier est principalement liée à la fermeture partielle des frontières sur la route migratoire des Balkans en mars dernier.

Pour **2017**, le SEM table sur environ **27'000** demandes d'asile. Un nombre qui pourrait toutefois monter jusqu'à **32'000**. L'évolution des demandes d'asile en Suisse dépendent de plusieurs facteurs. Par exemple le volume des flux migratoires qui passent par la Méditerranée, et le maintien ou non de l'accord conclu entre l'Union européenne et la Turquie. La pratique d'autres pays européens en matière d'asile et de renvoi ainsi que le bon fonctionnement des accords de réadmission sont également des facteurs déterminants.



© Sécrétariat d'Etat aux Migrtions

Principaux pays de provenance des demandeurs d'asile en Suisse en 2016



© Sécrétariat d'Etat aux Migrtions

Principaux pays de provenance des demandeurs d'asile en Suisse en 2015

Engagement humanitaire des Suisses...

Apporter une réponse rapide et efficace dans la crise humanitaire actuelle, c'est le défi qu'essaie de relever Humansnation. Depuis 2015, la petite organisation suisse s'engage auprès des réfugiés en Grèce.

L'aventure commence en 2015, lorsque les fondateurs de l'organisation ont l'idée d'organiser une collecte via Facebook. Le but : récolter habits, chaussures, nourriture et autres afin d'aider les réfugiés à passer l'hiver dans un camp en Serbie. Au bout d'une semaine, les fondateurs reçoivent des milliers de mails de réponses et collectent des centaines d'articles. Un convoi est donc organisé et l'équipe de bénévoles part en direction de la Serbie.

Décidés à persévérer dans cette lancée, l'équipe de Humansnation continue dès lors de faire des appels aux dons et d'organiser des convois. En décembre 2015, l'organisation est officiellement créée et part pour la Grèce afin d'apporter une réponse rapide et concrète sur le terrain. « L'argent que nous recevons est pour les réfugiés, mais nous n'avons pas de ligne directrice dans les services que nous offrons », explique Cindy, membre actuelle du comité. « Une fois sur place, nous identifions les besoins et essayons d'apporter une réponse en conséquence ».

En oppositions aux grandes ONG, l'organisation ne compte que trois membres au comité et 65 bénévoles. Le fonctionnement de l'organisation dépend uniquement de l'engagement des différents volontaires, qui doivent eux-mêmes financer leurs voyages. « Les bénévoles sont âgés de 15 à 75 ans. C'est incroyable de voir comme toutes les strates de la population se sentent concernées par cette crise, et comme chacun est prêt à s'engager », confie-t-elle.

Des bénévoles de Humansnation, en train de déplacer un cannot de sauvetage troué sur le rivage, en Grèce.

BLOCAGE DES AUTORITÉS ET DES ONG

La motivation des membres de l'organisation est cependant confrontée à des obstacles. Cindy explique que les autorités des différents pays ne les laissent parfois pas passer aux douanes, ou que leur feu vert pour travailler peut varier d'un jour à l'autre. Difficile pour les bénévoles d'avoir une vision à terme et de construire des projets.

« Nous avons été étonnés de voir que les grandes ONG comme la Croix-Rouge font également barrage. Elles imposent par exemple de réquisitionner le matériel que nous amenons pour le redistribuer ensuite ». Un engagement que, selon Cindy, l'ONG ne tenait pas. Ce qui contraignait les bénévoles de Humansnation à devoir faire de la distribution sauvage.

Témoignage de Cindy sur son expérience en Grèce, lors de ses voyages au sein de Humansnation

Qu'est-ce qui vous a poussé à vous engager dans un projet comme celui-ci ?
Depuis toute petite j'aime faire du bénévolat, j'ai toujours eu ce besoin d'aider les autres. Face à cette crise migratoire, j'ai ressenti la nécessité de m'engager. Mon expérience avec Humansnation était ma première expérience humanitaire. J'étais toutefois assez utopiste avant de partir. On ne réalise pas à l'avance l'impact qu'une expérience comme celle-ci va avoir sur notre vie.

© Humansnation

Qu'est-ce qui vous a le plus choqué sur place ?
Premièrement le décalage entre ce qui nous est présenté dans les médias et la réalité qu'on observe sur le terrain. A la télévision on ne nous montre pas la souffrance, on n'entend pas les cris des réfugiés à l'arrivée de bateaux. J'ai été désillusionnée par toute l'injustice et l'inhumanité que j'ai pu voir, et révoltée qu'on puisse laisser des êtres humains dans des conditions aussi insalubres. Profonde désillusion également face aux ONG qui malgré leurs ressources financières sont incapables d'apporter une réponse rapide et efficace sur le terrain.

Difficile de rentrer chez soi après une expérience comme celle-ci ?
Oui très. Le décalage qu'on ressent en rentrant chez soi est vraiment brutal. C'est difficile de réintégrer notre vie ici, si facile et confortable. On rentre avec un terrible sentiment de dégoût et de révolte, et la plupart des gens n'arrivent pas à recevoir ce qu'on leur raconte. On se sent très impuissant.

Pensez-vous continuer à vous engager longtemps dans l'organisation ?
Je pense continuer à m'engager dans des projets comme ceux-ci mais je vais sûrement passer le relais en tant que membre du comité. Cette fonction implique de suivre tout ce qui se passe sur le terrain pour coordonner les actions, et représente donc une charge psychologique très lourde. De plus, j'ai une petite fille et j'ai besoin de temps pour m'en occuper. Je veux continuer à m'engager, mais dorénavent comme simple bénévole. ◆

© Autre Regard

... en Suisse

Un groupe d'enfants de l'Evam et des bénévoles jouent tous ensemble lors de la journée « éclat de joie ».

REPORTAGE

Dans le cadre d'un projet caritatif, un groupe de bénévoles organise des journées récréatives sur le site de l'Etablissement vaudois pour l'accueil des migrants (Evam). Divers jeux et activités sont proposés aux enfants et adolescents du centre. Reportage un samedi de novembre, lors d'une de ces journées nommées « éclat de joie ».

C'est dans l'atmosphère grise et froide d'un après-midi de fin d'automne que nous arrivons aux abords du site de l'Evam. Le bâtiment principal est proche de la forêt. Une petite cour et sa modeste place de jeux nous accueillent. Sur le parking, différents bénévoles se sont déjà rassemblés et font le point avant d'entrer dans l'enceinte du bâtiment. Le groupe d'environ quinze personnes est essentiellement composé d'adultes, mais on peut également voir quelques jeunes ainsi qu'une vielle dame. Bien qu'un peu crispés par le froid, tous ont le sourire. La mission du jour : apporter joie et rires dans le centre d'accueil pour migrants.

En se dirigeant vers l'entrée, trois enfants sortent à leur rencontre. Ils les saluent brièvement et filent en direction des balançoires dans la cour. L'agent de sécurité sort également et nous donne le feu vert pour entrer. Il nous annonce toutefois que les locaux n'offrent pas de véritable espace commun. C'est donc dehors que les bénévoles devront faire les activités qu'ils ont préparées pour l'occasion. Le groupe se dirige enfin vers la grande esplanade située derrière le bâtiment.

Là, des dizaines de jeunes hommes jouent pêle-mêle au football et au basket. En contrebas, d'autres encore s'exercent au baseball. L'équipement sportif est plus que rudimentaire mais cela n'empêche pas les jeunes de se donner corps et âme à leur partie. A l'arrivé des bénévoles, certains se détournent quelques instants de leur match

Une résidente de l'Evam accompagne son enfant pour se joindre aux activités proposées par l'équipe de bénévoles.

pour les saluer, mais la plupart ne leur prêtent pas vraiment attention. Ils affichent même une certaine distance. Les enfants leur font meilleur accueil, certains tout excités de revoir les bénévoles qu'ils connaissent déjà.

En effet, certains petits ont déjà eu l'occasion de rencontrer ces volontaires lors de journées spéciales organisées à l'Eglise de la Colline à Crissier. Ces rencontres avaient été mises en place afin d'accueillir les enfants de l'Evam et de leur proposer des jeux et activités. Gaëlle Chanson, co-fondatrice du projet, explique que c'est l'enthousiasme que ces rencontres a suscité chez les enfants et les parents qui lui a donné envie d'en faire plus. « Nous voulions proposer quelque chose de régulier aux enfants, nous avons donc contacté l'Evam pour leur soumettre notre projet », ajoute Véronique André, co-fondatrice du projet. Cette journée organisée directement sur le site de l'Evam est donc une première.

Entourés d'une quinzaine d'enfants, les bénévoles commencent à sortir les jeux qu'ils ont préparé spécialement pour eux. Au menu aujourd'hui : des jeux d'adresse, des bricolages, de la musique, des séances de maquillage, et encore bien d'autres ! Au fil des activités, l'atmosphère se réchauffe et les gens se rapprochent. Les parents qui parlent un peu français ou anglais entrent en conversation avec des bénévoles. Pour ceux qui ne parlent pas français, ce sont les enfants qui font la traduction ! La grande majorité parle déjà couramment notre langue. Nous apprenons que certains d'entre eux ont même pu intégrer des écoles dans la région.

Les jeunes hommes commencent à s'ouvrir petit à petit. Certains ont rejoint les enfants pour des jeux d'adresse lorsque d'autres font du sport avec des bénévoles. Nous avons alors l'occasion de parler avec des migrants. C'est d'abord un jeune homme discret au visage doux et souriant qui nous aborde. Il est venu seul depuis l'Ouzbékistan et est arrivé en Suisse depuis plusieurs mois. Mais malheureusement, sa connaissance limitée du français ne nous permet pas d'en apprendre plus.

C'est ensuite un jeune homme iranien de 18 ans qui vient à notre rencontre. Un sweat « I love New-York », une coupe à la mode, une attitude confiante et un grand sourire. Il est en Suisse depuis maintenant une année et demie. Il nous confie que son parcours pour arriver ici a été très compliqué et difficile. Il rêve de pouvoir faire des études et de devenir ingénieur en informatique. « Je suis des cours à l'OPTI, et les enseignants ont dit que j'avais un très bon niveau en physique et en maths. Mais mon niveau de français est encore trop faible », confie-t-il. « Si les autorités suisses me laissent une chance de pouvoir faire le gymnase ou une école, je suis prêt à tout donner », ajoute-t-il.

« Je suis prêt à tout donner »

Les femmes, également présentes sur l'esplanade, sont peu nombreuses et plus réservées. Il nous est plus difficile d'entrer en conversation avec l'une d'entre elles. Ainsi, nous accompagnons deux bénévoles à l'intérieur du bâtiment principal. Cédric et Nadia ont pour mission de toquer aux portes des chambres des résidents, afin de leur proposer de se joindre à la collation organisée en fin d'après-midi. Nous grimpons les cinq étages du bâtiment et nous engageons dans le premier couloir.

Deux cuisines et deux salles de bain sont à disposition d'une dizaine de chambres collectives. Les aménagements sont exigus et l'entretien du sol laisse à désirer. Pendant cette ballade à travers les étages, on entend des jeunes s'écrier dans les chambres - probablement après un match de foot-, une jeune maman voilée amener son enfant à la douche, une autre qui traverse le couloir avec une casserole et des épices dans les bras. Nous croisons également un homme d'un âge relativement avancé, avec qui Nadia s'entretient rapidement en arabe.

Quelques résidents finissent par nous suivre à l'extérieur. Nous rejoignons le groupe initial, composé maintenant d'une trentaine de personnes. Deux bénévoles ont sorti leurs guitares sous les yeux enthousiasmés des enfants, qui frappent dans leurs mains au rythme des airs entrainants. Des jeunes migrants se mettent également à danser avec engouement. Une fois l'euphorie générale redescendue, c'est finalement dans une ambiance chaleureuse que chacun partage la collation préparée. Le thé chaud et les biscuits sont les bienvenus dans le froid saisissant de cette fin de journée.

Après avoir remballé le matériel et dit au revoir à chacun, les bénévoles clôturent la journée. Avant de partir, un petit débriefing sur le parking se solde par un bilan très positif. Les bénévoles sont heureux du déroulement de la journée, heureux aussi de pouvoir enfin rentrer au chaud dans leur voiture. On se dit au revoir, et rendez-vous le mois prochain. Pour la prochaine journée « éclat de joie ». ◆

Abdoula, 4 ans, joue au foot avec d'autres enfants.

Nimar, 9 ans, pose après une séance de maquillage.

... en Suisse

PORTRAIT

Parti d'Alep, arrivé à Lausanne

Né à Alep, M. A. fui la Syrie et le régime de Bachar Alassad en 2011. Son périple l'amène en Turquie, en Grèce, à traverser de nombreux pays d'Europe de l'est, pour finalement arriver à Lausanne. Rencontre avec le jeune réfugié syrien.

Un regard clair qui témoigne d'une pensée structurée et limpide. Mais aussi – et surtout - un sourire radieux qui réchauffe l'atmosphère glaciale d'une après-midi de décembre. Un sourire qui ne laisse pas indifférent. Le jeune Syrien de 23 ans souhaite rester anonyme. Il est arrivé en Suisse il y a plus d'une année et a pu rejoindre une famille d'accueil. Après avoir obtenu un permis B, il a même pu s'inscrire en année préparatoire à l'EPFL. Si le dénouement de son long périple semble heureux, son voyage a bien souvent été périlleux. Après avoir commandé un renversé dans un café proche de la cathédrale de Lausanne, il commence à raconter son histoire.

M. A. grandit à Alep. Deuxième d'une fratrie de cinq enfants, il est élevé par une mère enseignante et un père business-man qui voyage beaucoup. « A cette époque, la vie à Alep était incroyable », confie-t-il. Apparemment sa famille avait une maison au centre de la ville et une à la campagne pour les vacances. Le jeune homme parle de son enfance sereinement, sans trop s'attarder sur cette période.

« De plus en plus de gens se révoltaient contre le régime »

Les choses se compliquent quand le jeune Syrien atteint ses 18 ans et entre à l'université. Etudiant en informatique, il rejoint rapidement des groupes de manifestants contre le régime de Bachar Al-Assad. C'est en effet pendant cette période que les citoyens entendent parler des agissements de l'armée. Celle-ci attaquait des civils dans le sud du pays. « De plus en plus de gens se révoltaient contre le régime », explique-t-il. Un jour, lors d'une grande manifestation, un militaire lui tire dans la jambe.

Bien qu'hospitalisé suite à l'impact de la balle, des militaires viennent le chercher de force pour l'emmener en prison. Il y passe un mois, en compagnie de ses amis étudiants. « Nous avions terminé le gymnase ensemble, et maintenant nous nous retrouvions en prison ensemble », explique le jeune homme tout en riant de l'absurdité de la situation. Quand on lui demande de nous en dire plus sur ce séjour en prison, il préfère ne pas répondre. « Il vaut mieux ne pas raconter », assure-t-il avec un léger sourire. Mais l'émotion dans ses yeux est palpable.

Son père, sans nouvelles, finit par le retrouver. Il le fait sortir en payant une caution. Vu le contexte actuel, ce dernier lui conseille de quitter la Syrie. Fin 2011, le jeune Syrien part pour la Turquie. Il apprend rapidement le turc, ce qui lui permet de trouver du travail sans trop de difficultés. Il y reste trois ans, durant lesquels il enchaine des petits boulots, se déplaçant de ville en ville. Les conditions de vie étant difficiles pour les réfugiés, il décide en 2015 de quitter le pays avec un groupe d'amis syriens qu'il a rencontré en Turquie. Ils projettent d'aller en Allemagne, sachant que les réfugiés syriens y sont généralement accueillis.

C'est alors que commence l'exode pour l'Europe. Le petit groupe prend le bateau jusqu'à l'île de Samos, pour ensuite en prendre un autre pour la Grèce. Ce voyage en bateau a apparemment laissé des marques au jeune Syrien. « Beaucoup de personnes sont mortes », dénonce-t-il. Cette fois, le sourire a disparu. Mais il reste malgré tout pudique sur ses émotions. Tout au long de son périple, il prend des photos avec son téléphone, de manière à pouvoir constituer une sorte de documentaire personnel. Il nous en montre quelques-unes.

Le jeune homme évoque la corruption des passeurs dans les différents pays qu'il a dû traverser, notamment en Grèce. « Les passeurs, c'est comme la mafia. Pour passer, il faut payer. Et cher ». Après être resté quelques jours à Athènes, c'est en Macédoine que se rend le petit groupe, puis en Serbie et en Hongrie. Le plus souvent à pied. Arrivés à Budapest, les jeunes sont stoppés par la police hongroise qui arrête tous les réfugiés. Lorsque M. A. tente de prendre un train pour quitter la ville, il est arrêté et envoyé en prison.

Il y reste trois jours, jusqu'à ce qu'il y rencontre un délégué de la Croix-Rouge, envoyé pour des contrôles. Sachant parler anglais, le jeune homme lui explique sa situation. Le délégué de l'organisation parvient à le faire sortir et l'emmène ensuite dans une autre ville. Le jeune Syrien réussit finalement à retrouver ses amis et le groupe s'élance en direction de l'Autriche.

C'est une fois arrivé à Vienne que le petit groupe se sépare pour de bon. « Je voulais aller en Angleterre vu que je parle couramment l'anglais. Mais les autres voulaient rester en Allemagne. Alors je suis parti », explique-t-il. Ce dernier se rend alors au Liechtenstein. Les quelques jours passés dans le petit pays lui plaisent, il confie avoir eu envie d'y rester. Mais les policiers ne font apparemment pas bon accueil aux réfugiés. « Le premier que j'ai vu m'a dit : "Go home and don't miss your train !" », s'exclame-t-il.

« Elle m'a proposé de venir vivre chez eux »

Le jeune Syrien arrive finalement à Zurich en octobre 2015, un mois après son départ de la Grèce. Il raconte que les policiers suisses lui font meilleur accueil. Ceux-ci lui fournissent les renseignements dont il a besoin, et l'un d'entre eux lui donne même son petit déjeuner ainsi que son manteau. Après avoir déposé une demande d'asile, il est envoyé dans différents centres d'accueil de migrants. D'abord à Berne, à Fribourg, à Bâle, à Vallorbe, puis à Neuchâtel, les centres sont la plupart du temps complets. Le jeune homme ne peut donc y rester plus de quelques jours.

Il atterri finalement à l'Evam de Crissier (Etablissement vaudois d'accueil pour migrants), où il restera huit mois. Parlant couramment l'arabe, le turc et l'anglais, le jeune Syrien devient rapidement traducteur pour les autres réfugiés. Il commence également à y apprendre le français. Lors de son séjour dans le centre, une bénévole avec qui il se lie d'amitié l'aide à chercher un logement. Mais M. A. ne disposant alors que d'un permis N, les recherches n'aboutissent pas. « Vu que je n'arrivais pas à trouver de

© image pretexte : www.pixabay.com

domicile, elle m'a proposé de venir vivre chez eux », explique-t-il avec un grand sourire et des yeux pétillants.

M. A. emménage donc en février 2016 dans la maison de la bénévole et de son mari à Lausanne. « Je suis heureux de vire chez eux, c'est comme ma famille », confie-t-il avec légèreté. Le jeune homme qui souhaite désormais reprendre les études, s'inscrit en année préparatoire à l'EPFL. Il rencontre toutefois des difficultés à suivre les cours qui sont entièrement dispensés en français. Exercice ardu pour le jeune, en plein apprentissage de la langue. Il arrête alors de suivre les cours pour le moment, mais pense reprendre à la prochaine rentrée.

Les nouvelles sont également encourageantes pour sa famille qui a pu être accueille en Allemagne. Le jeune homme projette d'ailleurs d'aller leur rendre visite le 21 décembre. Lorsqu'on lui demande s'il pense un jour retourner en Syrie, il répond avec assurance. « Oui bien sûr. Si Assad quitte le pouvoir je rentrerai en Syrie ». Il refuse poliment qu'on le prenne en photo pour illustrer le portrait. Consentant à livrer son témoignage, il souhaite néanmoins rester discret. Une anecdote qui illustre bien la personnalité du jeune homme. Un mélange de détermination, de pudeur, et de gentillesse. ◆

Daniel, jeune voyageur qui raconte ses aventures autour d'un café (voir portrait en pages 18-19).

Les jeunes du 21e siècle

La jeune génération paraît parfois déboussolée, ou en perte de sens ou de repères. Toutefois, quelques jeunes sortent du lot en trouvant un chemin de vie particulier. Certains d'entre eux font de leur idéal, de leur passion, une manière de vivre. Voyages, spiritualité ou encore véganisme, partons à la rencontre de trois jeunes aux passions et aux motivations atypiques (p.18-21).

« Les jeunes sont angoissés à l'idée de ne pas être performants »

Une jeunesse stressée, en perte de repères… Quels sont les maux de la jeune génération, à quelles difficultés est-elle confrontée ? Entretien avec Blaise Narbel, psychiatre de l'enfance et de l'adolescence depuis plus de 40 ans, qui apporte son éclairage sur la question.

Pensez-vous que la jeunesse actuelle manque de repères ?
D'une certaine manière. Le cheminement par lequel un individu se construit reste le même d'une génération à une autre, mais le contexte change. Nous vivons une époque d'immédiateté et d'éphémérité, dans laquelle on laisse peu de manœuvre aux jeunes pour s'enraciner. Avec l'éclatement dans l'espace, il y a peut-être aussi un amoindrissement de l'héritage transgénérationnel.

À quelles difficultés les jeunes sont-ils confrontés aujourd'hui ?
D'abord à la vitesse de notre époque, qui est trop rapide. La jeunesse court. Il peut être difficile pour certains de s'inscrire dans cette accélération du temps. Ensuite, nous sommes dans une société de performance. On demande aux jeunes d'être compétent très rapidement, on n'attend plus qu'ils soient prêts. Et beaucoup de jeunes sont angoissés à l'idée de ne pas être assez performants.

Les jeunes sont-ils trop sous pression ?
Beaucoup trop. On observe en conséquence un grand besoin de décompensation. Bien sûr, l'alcool et la drogue ne sont pas des phénomènes nouveaux, et la désinhibition n'est pas quelque chose de mauvais en soi. Mais il faut voir comment elle est gérée. Pour beaucoup de jeunes actuellement, l'alcool et la drogue deviennent une échappatoire, une fuite pour s'évader de cette réalité stressante.

Pourtant la jeunesse suisse est l'une des plus privilégiées. N'est-ce pas un avantage au quotidien ?
Effectivement, la jeunesse a tout à disposition, tout à consommer. Elle vit en permanence dans une avalanche de propositions et de sollicitations. Mais c'est loin d'être un avantage en réalité. Elle n'a plus le temps de s'ennuyer car on lui fournit en permanences une multitude de sollicitations éphémères. Elle n'a plus le temps d'imaginer, on imagine pour elle. Les jeunes finissent par perdre la valeur de l'effort, et sont désillusionnés trop vite, trop tôt.

Les jeunes ne croient-ils plus en la durabilité ?
Du point de vue affectif, j'ai pu observer dans ma pratique que les jeunes n'arrivent plus à croire dans des relations qui durent. Ils sont quelque part désillusionnés face aux relations affectives. ◆

Daniel suspendu dans un hamac lors de son voyage en Indonésie.

PORTRAIT

Vivre pour voyager

On dit que partir en voyage dans ses jeunes années peut détruire la vie. Car une fois que l'on goûte véritablement au voyage, on ne peut plus s'en passer. C'est le cas de Daniel, pour qui le voyage est devenu un besoin fondamental. Depuis maintenant plusieurs années, il part régulièrement à la découverte de nouvaux horizons, et ne peut plus s'en passer. Rencontre avec le jeune baroudeur.

Une allure décontractée et une attitude pleine d'assurance. Un sourire franc et des yeux malicieux. A peine arrivé, le jeune homme transforme l'atmosphère avec son humour naturel et sa vitalité débordante. A seulement 26 ans, Daniel a déjà parcouru des dizaines de pays à travers le globe. Il voyage depuis son enfance, d'abord avec sa famille, puis seul. Aujourd'hui, c'est pour lui une manière de vivre, d'apprendre, d'évoluer. « C'est un besoin vital. Ces nouvelles stimulations, ce renouveau constant que le voyage apporte à l'être, je ne pourrais pas m'en passer », affirme-t-il.

Il est initié à un mode de vie nomade dès ses premières années par de ses parents missionnaires. Il né au Congo, troisième d'une fratrie de quatre fils. Originaires de Suisse, ses parents sont en mission dans ce pays, où ils restent pendant sept ans. La famille part ensuite pour une seconde mission au Burkina-Faso durant sept années supplémentaires. Il grandit donc en Afrique, et y effectue toute sa scolarité. « J'en garde un très bon souvenir. Mais c'était ma vision d'enfant, je ne peux donc pas être objectif », confie-t-il.

Lorsqu'il a 14 ans, la famille décide de rentrer en Suisse. Un retour très difficile pour le jeune homme, alors en pleine adolescence. « J'étais en décalage social complet », expose-t-il. L'intégration scolaire est également pénible. L'école terminée, il s'oriente rapidement vers un apprentissage de mécanicien. Une formation qu'il réussit avec succès et qui l'amène à trouver un travail peu de temps après. Pendant cette période, une envie profonde de voyager ne cesse de grandir en lui.

Après avoir réuni suffisamment d'argent, il part sur un bateau qui sillonne toute l'Asie du Sud. Il a alors 20 ans. Ce bateau, où travaillent des centaines de bénévoles, s'arrête de port en port et propose des programmes éducatifs ainsi que des soins médicaux aux populations locales. Il y reste au total deux ans, pendant lesquels il s'occupe de la réparation des machines. Bien que les conditions de travail soient extrêmement rudes, il en garde un merveilleux souvenir. « Nous étions 400 personnes de toutes les nationalités à cohabiter ensemble. C'est sans doute la meilleure expérience sociale que j'ai faite », déclare-t-il avec un sourire et des yeux nostalgiques.

Une fois rentré en Suisse, il trouve rapidement un travail afin d'économiser pour son prochain voyage. Neuf mois plus tard, il s'envole pour l'Amérique du Sud. Il s'achète une moto d'occasion, et sillonne ainsi les routes de l'Argentine, du Chili, du Brésil et du Paraguay durant 4 mois. Dormant parfois chez l'habitant, parfois dans le hamac qu'il emmène partout avec lui. Une aventure qui s'avère néanmoins rocambolesque. « Une fois, la chaîne de ma moto a lâché, et je me suis retrouvé seul, sur une petite route des Andes qui ne figurait sur aucune carte. J'étais perdu à 5'000 mètres d'altitude, sans eau ni nourriture, raconte-t-il en rigolant. Mais j'ai toujours fini par m'en sortir ».

De retour chez lui, il travaille à nouveau pendant quelques mois. Il a ensuite l'idée de rejoindre la Thaïlande à moto depuis la Suisse. Son frère aîné se greffe au projet, et les deux jeunes hommes partent début 2015. Ils font route ensemble jusqu'en Turquie, où son frère se fait renverser par une voiture. Il s'en sort miraculeusement avec quelques égratignures. Sa moto est cependant bien abîmée, ce qui l'amène à devoir écourter son périple. Daniel continue alors la route seul jusqu'en Azerbaïdjan, où il fait finalement demi-tour suite à un problème de visa.

En 2016, il part 4 mois en Indonésie afin de passer son brevet de plongée. Une fois rentré, il décide de ralentir un peu le rythme de ses pérégrinations. Il décroche un emploi chez Bobst comme monteur externe, ce qui lui permet de faire régulièrement de courts séjours à travers l'Europe. Bien que le jeune homme cherche davantage de stabilité dans sa vie, contenir ses pulsions de voyage n'est pas toujours chose facile. « Pour moi, travailler la journée et dormir dans un hôtel le soir, ce n'est pas véritablement du voyage, assure-t-il. Mais pour l'instant, ce travail nourrit un peu mon besoin de bouger. Et pour une fois j'ai envie de persévérer dans un projet ».

On sent que le jeune homme a pris de la maturité avec les années. « Je ne veux plus partir de manière précipitée comme je le faisais avant. Je veux prendre le temps de prévoir les choses », expose-t-il. Il désire maintenant combiner ses prochaines expéditions avec des projets concrets. « Je veux commencer à donner au monde. J'ai beaucoup reçu à travers les voyages et les rencontres, et je veux pouvoir rendre un peu de ce qu'on m'a offert », finit-il par ajouter.

Lorsqu'on lui demande ce qui le pousse à vadrouiller autant, il répond simplement : « Je ne veux pas me retrouver à 90 ans sans avoir sans avoir réalisé toutes les expériences qui s'offraient à moi. Et puis, voyager me transforme. Ça m'aide à devenir un « better me », révèle-t-il avec un sourire. Son prochain objectif ? Le tour du monde. En bateau, à pied, ou à vélo, il ne sait pas encore. Mais on ne doute pas que son besoin intense de liberté et sa force de vie extraordinaire l'emmèneront aux quatre coins du monde. ◆

Daniel sur un bateau à moteur lors de son voyage en Asie du Sud.

© Yuliya Effrancey

Être végan, bien plus qu'un régime alimentaire

Végane depuis trois ans déjà, Aryna a choisi d'adopoter ce régime alimentaire afin de s'engager pour la cause animale. Rencontre avec la jeune étudiante de 18 ans, qui nous parle du processus qui l'a amenée à embraser ce mode de vie.

Qu'est-ce que le véganisme représente pour toi ?
Être végane est pour moi bien plus qu'un simple régime alimentaire. C'est une étape essentielle lorsqu'on on décide de s'engager pour la cause animale et pour l'environnement. Si on souhaite préserver la planète et que les espèces qui s'y trouvent, c'est pour moi logique d'adopter ce style de vie. C'est aussi une manière de faire preuve de respect envers les générations futures.

Omnivore, végétarienne, puis végane, par quel cheminement as-tu décidé de renoncer à consommer des produits issus de l'exploitation animale ?
Je suis devenue végétarienne en 2010 lorsque je suis partie trois semaines en Inde à Rishikesh. Je m'intéressais déjà au végétarisme avant ce voyage, mais j'étais dans le dénis. Dans cette ville, j'ai pu voir que la viande n'existait tout simplement pas. Ce mode de vie était pour les habitants tout simplement normal et naturel. Je me suis dit que si ces gens arrivaient à vivre sans manger de viande, je pouvais aussi y arriver.

Et comment as-tu franchi le cap du véganisme ?
En surfant sur internet, je suis tombé une fois sur une conférence de Gary Yourofsky. C'est un militant américain pour les droits des animaux qui expose les violences que ceux-ci subissent à travers le monde. En l'écoutant, je me suis rendu compte que la cruauté envers l'espèce animale s'étendait beaucoup plus loin qu'à l'industrie de la viande. Ce qu'il disait était tellement sensé que j'ai dès lors décidé que mon plaisir gustatif ne passerait plus avant la vie d'être sensibles.

Quelle difficultés as-tu rencontré lors de cette transition ?
La transition a parfois été difficile. Particulièrement quand on commence à s'intéresser à la composition des produits qu'on achète. On retrouve des ingrédients issus de l'exploitation animale partout ! Mais ma mère m'a encouragé dans ce cheminement et mes amis ont tous respecté ma décision, même si certains me taquinent souvent à ce sujet.

As-tu des projets pour t'engager pour la cause animale hors de ta sphère privée ?
Je me suis récemment inscrite pour devenir membre de PEA. C'est une association qui lutte pour la défense des animaux en essayant de sensibiliser les gens, notamment lors de manifestations. Ce sont également eux qui organisent le mois végane. Je suis consciente qu'à moi seule je ne peux pas faire changer le monde. Mais je veux faire ma part et faire entendre la voix de ceux qui n'en ont pas. Tout en espérant que les gens se rallieront de plus en plus à cette cause. ◆

LE VÉGANISME, QU'EST-CE C'EST ?

Le véganisme est un mode de vie qui consiste à ne consommer aucun produit issu des animaux ou de leur exploitation. Ce régime va au-delà de l'adoption d'une pratique alimentaire végétalienne qui exclut la viande et le poisson, mais aussi les produits laitiers, les œufs et le miel. Le véganisme bannit la consommation de tout autre produit issu des animaux, de leur exploitation ou testé sur eux (cuir, fourrure, laine, soie, cire d'abeille, cosmétiques et médicaments testés sur des animaux ou contenant des substances animales).). L'adoption de ce mode de vie découle généralement de l'idéologie selon laquelle la même considération morale devrait être accordée aux différentes espèces vivantes.

© Autre Regard

Une passion pour Dieu

En traversant la place de la Riponne un samedi après-midi, nous passons devant un adolescent qui parle à un petit groupe de personnes. Interpelés par ce qu'il est en train de leur dire, nous nous arrêtons. Ce dernier leur parle de Dieu, et leur explique comme il a transformé sa vie. Curieux d'en apprendre plus, nous décidons de lui poser quelques questions à ce sujet. Le jeune homme de 17 ans se livre avec plaisir.

Pourquoi parles-tu de Dieu aux gens dans la rue ?
Simplement par amour et compassion. Quand je vois des personnes démunies ou marginalisées dans la rue, j'ai envie de les aider. Je me mets à leur place, et je me dis que j'aimerais qu'on fasse la même chose pour moi si j'étais dans cette situation. C'est pour ça que je prends le temps de m'arrêter vers ces personnes, de leur parler et de prier pour elles.

Qu'est ce qui t'a amené à croire en Dieu ?
Je suis né dans une famille chrétienne, mais la foi ne m'a jamais réellement intéressé durant mon enfance. C'est seulement vers 15 ans que j'ai véritablement rencontré Dieu. Dans le cadre de ma formation, j'ai dû quitter le domicile familial pour louer une chambre. Peu de temps après avoir emménagé, mon père est venu me rendre visite. Pour la première fois, il m'a véritablement parlé de Dieu et il a prié pour moi. A ce moment-là, j'ai soudain ressenti une présence me gagner, quelque chose de vraiment puissant. J'ai ressenti Dieu.

Est-ce que le fait de croire en Dieu a changé des choses dans ta vie ?
Ça a tout changé ! Dieu m'a libéré des angoisses, de la drogue et de l'alcool, il m'a donné un but et des rêves. Il m'a également ouvert les yeux sur ma vie, sur les choses qu'il fallait changer. Je me suis remis en question et j'ai décidé de devenir quelqu'un de bien. Ça a aussi totalement changé ma façon de voir les autres et de me comporter avec eux.

Pourquoi ta foi est-elle devenue aussi importante dans ta vie ?
La foi n'est pas une religion, c'est une relation avec Dieu. Des gens passent leur vie dans des églises sans pour autant apprendre à connaître Dieu. De jour en jour, j'ai été tellement touché par Dieu que je ne pourrais aujourd'hui pas vivre sans lui. C'est devenu un fondement dans ma vie. C'est ma motivation quotidienne, ce qui me donne la force d'avancer.

Quels sont tes projets d'avenir ?
Je souhaite créer une entreprise pour pouvoir mettre de l'argent de côté pour ensuite l'envoyer dans des projets humanitaires. Mais je souhaite aussi prendre un temps dans ma vie pour voyager. Non pas comme un touriste, mais pour venir en aide aux plus démunis. Je désire consacrer entièrement ma vie à Dieu et à le servir. ◆

Ces Suisses qui vivent autrement

Crise du logement, situation financière délicate, envie de simplicité et de proximité avec la nature… Voici quelques-unes des raisons qui poussent de plus en plus de gens à choisir un habitat alternatif. De la yourte à la caravane, en passant par la colocation géante, des projets singuliers fleurissent un peu partout en Suisse. Partons à la rencontre de ces personnes ayant choisi d'adopter un mode de vie différent.

REPORTAGE

La yourte, un lieu de vie fascinant

Frédéric vit dans une yourte au camping de Praz-Collet, sur les hauts de Lausanne. Il en a fait son lieu de vie depuis bientôt cinq ans. Reportage au sein de cette surprenante habitation, importée tout droit de Mongolie.

La neige tombe à gros flocons dans le ciel saturé de brouillard. A l'entrée du camping, Frédéric nous attend. Il nous accueille chaleureusement et nous invite à le suivre. Nous lui emboîtons le pas sur la petite route qui traverse le site. Après quelques minutes de marche, nous apercevons la fameuse yourte. Recouverte d'une bâche blanche, elle se dessine à peine dans le paysage hivernal. Difficile d'imaginer ce que cette habitation aussi inhabituelle qu'énigmatique peut renfermer.

Frédéric ouvre la petite porte en plexiglas et s'engouffre à l'intérieur. Nous le suivons, impatients de percer les mystères qui s'y renferment. Une fois entrés, nous découvrons avec surprise un foyer chaud et coloré. L'armature en bois orangée est recouverte aux extrémités par de fins motifs, peints à la main. Le cinquantenaire explique que c'est une yourte traditionnelle qui a été importée de Mongolie il y a une dizaine d'années. Tous les matériaux viennent de là-bas et les fondations ont été fabriquées selon les coutumes et savoir-faire locaux.

Les fondations sont soutenues par deux poteaux, au centre de l'habitat. Au sommet, une ouverture laisse entrer la lumière qui éclaire l'ensemble de la pièce. Frédéric nous explique que cette ouverture est initialement conçue pour laisser évacuer la fumée. L'espace central est normalement utilisé pour faire du feu. Il est considéré comme sacré. En Mongolie, la construction de la yourte est ritualisée et le fonctionnement de vie régi par des règles et des principes à respecter.

Si toutes les fondations sont authentiques, les meubles et autres infrastructures ont cependant été aménagés par Frédéric, qui a beaucoup bricolé à l'intérieur. Tous les meubles sont en bois. De petits lampadaires, quelques plumes, ainsi qu'un attrape- rêve sont accrochés au plafond. Au centre de la yourte siège une petite table basse surmontée de roses séchées. Son aménagement personnel donne un résultat harmonieux et cosy.

Il nous invite ensuite à nous asseoir et nous sert une tasse de thé. Il commence par expliquer ce qui l'a amené à vivre dans une yourte. « Je viens d'une famille de voyageurs. J'ai toujours eu besoin de bouger, explique-t-il. Après mon divorce j'ai voulu adopter un mode de vie plus nomade. Mais j'avais besoin d'un pied-à-terre qui me permette de rester à proximité de mes enfants ».

La yourte ne lui vient cependant pas tout de suite à l'esprit. Il songe

La yourte de Frédéric, vue de l'intérieur.

REPORTAGE

d'abord à acheter une caravane, décidé à ne pas devoir investir un trop grand pourcentage de son salaire dans son lieu de vie. « Ici le coût de l'immobilier est excessivement cher. Je ne voulais pas tomber dans l'engrenage financier lié au logement », affirme-t-il.

C'est par un concours de circonstances qu'il est finalement amené à choisir cet habitat. « Cette yourte appartenait à une amie qui m'a proposé de la reprendre lorsqu'elle a décidé d'acquérir un autre logement. Ayant besoin de trouver rapidement un endroit pour vivre, j'ai accepté de lui la racheter, confie-t-il. Mais j'ai également été séduit par cette habitation si particulière ». En effet, celle-ci dégage une atmosphère à la fois apaisante et envoûtante. Sa forme circulaire et ses couleurs vives la rendent magique, presque irréelle.

« Un mode de vie particulier qui ne convient pas à tout le monde »

Vivre dans une yourte implique toutefois quelques sacrifices. L'habitat ne dispose ni de toilettes, ni de l'eau courante. Il faut donc braver la neige et le froid pour aller utiliser les sanitaires du camping. « Vivre dans une yourte, c'est passer du confortable au rustique. C'est un peu difficile au début mais on s'habitue », expose-t-il. « C'est un mode de vie particulier qui ne convient pas à tout le monde, ajoute-t-il. On ne peut pas être rapide dans un telle habitation, on doit adopter un rythme de vie plus lent ». Selon lui, c'est une manière de vivre totalement compatible avec le mouvement de décroissance.

Le seul véritable souci avec cette habitation originaire d'Asie est son adaptation difficile au climat helvète. Le bois du sol n'étant pas fait pour résister à de grandes quantités de neige s'effrite petit à petit. L'aération pose aussi problème. La yourte ne peut rester trop longtemps sans être chauffée, sinon l'eau commence à percer la toiture. Frédéric doit donc laisser un chauffage à minuterie lorsqu'il part en voyage, afin d'éviter que de petites rigoles d'eau ne coulent à l'intérieur. Toutefois, le petit habitat mongol se popularise de plus en plus en Europe. Il en existe maintenant certaines fabriquées avec des matériaux spécialement enclins à résister au climat local.

Lorsqu'on lui demande s'il pense encore y habiter plusieurs années, il répond ne pas avoir de plan précis pour le moment. Difficile de se projeter à terme car la légalité de l'habitation est un point délicat. Pour le moment, sa situation est en statu quo en raison d'un désaccord entre les normes cantonales et communales. Il est donc libre de rester pour une durée indéterminée. « J'habiterai dans cette yourte tant que je m'y sentirai bien », déclare-t-il en souriant, apparemment décidé à y rester encore pour un temps.

Une fois le thé terminé, nous prenons congé. Les flocons de neige et le froid nous ramènent petit à petit à la réalité après ce moment hors du temps. Nous nous éloignons petit à petit, la tête encore embrumée par l'atmosphère de cette habitation fascinante. ◆

INFOS TECHNIQUES

La fabrication d'une yourte est relativement simple et rapide. La structure est initialement composée d'une armature en bois. Les sections murales sont dépliées et attachées ensemble pour former un cylindre. La porte est fixée à l'armature ainsi formée grâce à des sangles courant le long des murs. Le toit est ensuite fixé aux deux poteaux de support au centre de la yourte, et les branches emboîtées entre le cadre du toit et des murs. Plusieurs grands morceaux de feutre et de tissus sont attachés ensemble à l'extérieur, et l'isolation est faite d'un mélange de laine de yack et de mouton.
Le prix d'une yourte est très avantageux. On compte 5'000 à 6'000 francs pour une yourte traditionnelle. Pour les yourtes contemporaines, le prix est plus élevé en raison des matériaux utilisés et de l'isolation plus aboutie.

Une colocation géante

Au village de Chernex, dans les hauts de Montreux, un groupe de jeunes forment sans nul doute la plus grande colocation de Suisse romande. Rencontre avec plusieurs résidents de cette habitation atypique.

La maison aux abords charmants et pittoresques surplombe toute la Rivera avec une vue à couper le souffle. Esther, la plus ancienne résidente des lieux est âgée de 22 ans. Elle nous accueille dans cette colocation quelque peu hors normes.

Dans cette grande maison aux milles recoins et petites chambres dissimulées, logent 15 personnes de manière permanente. Pour Esther, comme pour la plupart des gens qui y résident, c'est l'attrait de cet esprit communautaire qui l'a poussée à rejoindre la maison, il y a maintenant près de deux ans et demi. « Ce mode de vie me convient parfaitement. J'aime cette ambiance, cette manière de fonctionner, ce partage », expose la jeune femme. En effet, c'est dans l'atmosphère décontractée de cette maison aux aménagements singuliers que des personnes âgées de 17 à 30 ans se côtoient tous les jours. « Malgré le nombre de personnes et le va-et-vient, on n'a jamais besoin de fermer notre chambre à clé », ajoute Djelaliddin, actuel résident.

« Ceux qui ont fondé la colocation connaissaient bien le propriétaire et avaient un bon contact avec lui. Ce qui a permis de le convaincre d'utiliser cette maison pour un projet comme celui-ci », explique Esther. Fondée il y a cinq ans, la communauté s'est petit à petit agrandie. Le coût de location est maintenant divisé par quinze. De fait, les loyers individuels varient de 300 à 800 francs par mois environ en fonction de la taille de la chambre.

Fonctionnement

La maison est divisée en deux appartements reliés, et chacun a ses propres règles et sa manière de fonctionner. Dans l'appartement où loge Esther, c'est la démocratie qui fait loi. « A chaque fois que nous voulons instaurer une règle ou accueillir une nouvelle personne, nous nous réunissons pour voter ».

Pour la nourriture, chacun dispose d'un garde-manger. Mais la troupe fait également de la récupération quotidienne des invendus du Denner d'à côté, qui sont alors partagés. Les plus motivés d'entre eux cultivent également des fruits et des légumes sur le terrain des voisins. « Ils ne l'utilisaient pas et ont aimé l'idée que des jeunes soient prêts à s'investir dans un projet comme celui-ci », explique Olivier, ancien résident qui a vécu trois ans dans la colocation.

Quelle différence avec un squat ?

Pour Esther, la vie en squat est assez instable tandis que la vie dans la maison est plus structurée. « La plupart des squatteurs sont passifs, alors que les personnes qui vivent ici ont toutes une activité professionnelle. Il y a des musiciens, des éducateurs sociaux, etc ». Olivier ajoute que certains résidents, notamment les artistes, s'engagent ensemble dans des projets. « Il est important d'avoir une vision, des buts en commun, cela permet de souder les gens », conclut le jeune homme. ◆

Le toit de la maison vu de l'extérieur, avec la vue sur les montagnes et le lac Léman.

© Autre Regard

© www.campingdelapiscine.ch

Vivre en caravane

Pour arriver au camping de St-Cergue, il faut longer une petite route sur quelques centaines de mètres. Des immenses sapins s'étendent à perte de vue de chaque côté. L'air frais de la montagne est saisissant et l'endroit paisible. C'est là que nous rencontrons Dimitri, jeune homme de 26 ans. Depuis début 2016, il a décidé de vivre de manière permanente dans une caravane.

Dimitri, d'où vous est venue cette idée ?
Ce projet répond d'abord à un besoin pratique. Je suis aux poursuites et j'ai accumulé beaucoup de dettes au fil des années. Après avoir fait de nombreuses recherches pour trouver un logement, je me suis rendu compte qu'il est très difficile d'en trouver dans ces conditions. Les agences immobilières ne s'ouvrent que très rarement aux personnes inscrites au social. Et c'est pratiquement impossible si vous êtes aux poursuites.

Donc un choix par défaut ?
Pas seulement. Bien sûr l'aspect financier joue un rôle, le loyer d'une caravane est relativement abordable. Ensuite les démarches nécessaires pour y habiter sont beaucoup plus simples que celles pour un appartement. Mais pour moi, c'est aussi une démarche personnelle. En tant qu'ancien toxicomane, je ressentais le besoin de m'éloigner de la ville et des zones de consommation.

Ce mode de vie est en quelque sorte aussi un projet de réinsertion ?
D'une certaine manière. Dans l'état actuel des choses, ça me rassure de vivre loin des zones où on vend de la drogue. Je souhaite construire une nouvelle vie sans dépendance. Et dans cet apprentissage, je me suis rendu compte de l'impact et de l'importance de la nature. Courir ou me promener dans la forêt m'aide à ne plus avoir envie de consommer des stupéfiants.

Ce choix de logement représente donc un nouveau départ dans la vie ?
On peut dire ça. Il y a peu de temps, j'ai d'ailleurs pu acheter ma propre caravane. On peut considérer ce projet comme un bon compromis au niveau de mes besoins et de mes attentes. Cela me permet de prendre de la distance avec certains aspects de la société qui ne conviennent plus. Mais sans pour autant tomber dans une marginalité complète. J'ai vécu dans des squats en marginalité totale, ou à l'inverse, de manière plus « classique », en appartement. Aucun des deux ne m'a correspondu. On peut dire que vivre en caravane est pour moi un juste milieu. Et je ne suis pas le seul à vouloir trouver cet équilibre dans le camping.

Vous n'êtes pas le seul à choisir la caravane comme lieu de vie ?
La plupart des personnes du camping y résident à l'année. Pour beaucoup, cette habitation exprime un désir d'originalité et de retour à des valeurs plus simples. Ceci tout en continuant à être socialement et professionnellement intégré. Je crois que de plus en plus de gens sont à la recherche de cet équilibre.

Après 8 mois dans une caravane quel est votre bilan, quelles difficultés rencontrez-vous ?
Habiter à la montagne dans un espace très réduit comme celui-ci demande des sacrifices. Je ne possède pas de véhicule, les trajets me prennent donc beaucoup de temps. De plus, je vis avec ma compagne, et il n'est pas toujours facile de cohabiter dans un si petit espace. Finalement les hivers sont très rudes et demandent une certaine préparation, autant matérielle que mentale ! Mais le plaisir d'avoir ce petit espace à soi au cœur de la nature vaut bien ces quelques sacrifices. ◆

LÉGAL D'HABITER DANS UNE CARAVANE EN SUISSE ?

Chaque canton possède sa propre réglementation. De plus, différentes lois s'appliquent pour les résidences à l'année (c'est-à-dire enregistrées comme une habitation principale) sur un bateau, dans un mobile-home, une caravane, une yourte, une roulotte, etc. Il s'agit donc d'une approche au cas par cas. Chaque personne désirant choisir un habitat alternatif doit dès lors s'adresser directement à un office cantonal responsable de la population ou à sa commune afin de connaître la réglementation qui s'applique.

Dans le cas de Dimitri, ce dernier a du attester que la caravane n'était pas son lieu de résidence principal, lors de son enregistrement à la commune de St-Cergue.

Dimitri devant sa caravane, fumant une cigarette.

© Autre Regard

Festival du film et forum international sur les droits humains

Genève
10-19 mars
2017

www.fifdh.org

AFP